

Témoins du XXIème siècle

Je voudrais parler de notre statut généralisé de *témoins* dans un monde hyper-informé. Parce que la littérature justement n'est pas un *témoignage* ; je la conçois plutôt comme une possibilité d'action, de petite transformation, par des machines étranges, des agencements inédits. Le témoin observe ; le héros agit. Or l'action politique, en ce début du XXIème siècle, n'a rien d'une évidence.

Le critique de cinéma Serge Daney analysait au début des années 90 la retransmission sur les téléviseurs du monde entier de la mise à mort par les Roumains des époux Ceaușescu, en constatant que, par la télévision, nous devenions les témoins en quasi-direct de faits dépassant de loin nos capacités d'action. Rossellini, dit-il, est le cinéaste qui met en scène en guise de *héros* de ses films, des *témoins* impuissants d'événements qui les dépassent. D'où l'extraordinaire formule de Daney : nous sommes « en perpétuelle situation de non-assistance à personne en danger », imbrication de culpabilité et d'impuissance qui ne disparaît pas avec Internet, même si les modalités en sont différentes.

Face aux carcans multiples, financiers ou juridiques, présentés comme inéluctables, qui ont œuvré à éloigner de nous les possibilités de décisions politiques et à installer l'inertie la plus épaisse, on comprend le désir de tout reprendre à la base, d'arrêter la course folle et de décréter le suspens du temps, comme l'a fait le jeune mouvement Nuit debout. On voit aussi la généralisation des prises de positions violentes, montant les curseurs de l'agressivité pour contrer l'impuissance : les leaders politiques les plus populistes, arrogants, racistes, attirent les suffrages. Désir d'en découdre violemment, qui n'est pas sans rapport avec le moteur intérieur de férocité qui ouvre la voie au terrorisme.

Il y a d'ailleurs là une autre dimension du *témoin* en tant qu'il est *spectateur* d'images : évoquant au cinéma la caméra de De Palma qui au lieu de détourner les yeux d'une blessure la scrute pour passer au travers, Serge Daney nous définit aussi comme *témoins de l'horreur*, comme si apparaissait un héroïsme piteux consistant à ne pas détourner les yeux de l'atrocité. Et quant aux images d'horreur qui nous assaillent dans le monde social, il y aurait à comprendre quel rapport nous pouvons entretenir avec elles, à approfondir aussi le lien de la martyrologie à la pornographie.

Pour en venir à la littérature, je suis avide dans la lecture comme dans l'écriture, de *création de possibles*, par opposition à la *représentation du réel*. Ecrivain, j'ai l'impression de fabriquer des machines dans lesquelles on puisse injecter du réel pour le modifier, même modestement ; il ne s'agit pas d'une fable, d'un univers imaginaire omettant la réalité, mais d'une machine à transformer les données. J'installe des petits moteurs, je coupe des liaisons et connecte des réalités éloignées, le halal et Nietzsche, les Tsiganes et la biologie de synthèse.

La structure de ces machines et leur matériau de construction sont le langage, sa syntaxe, son lexique. Or dans une société sur-communicante, la langue est maltraitée. La publicité, le journal télévisé ou la langue des politiques biaisent et réduisent le sens des mots ; il nous faut sans cesse décoder les messages ; il nous faut slalomer entre les formules insultant notre rapport au monde, éviter « d'entretenir notre capital beauté au quotidien », ou de « gérer nos enfants ».

Ces distorsions de la langue entravent le travail littéraire. Au fur et à mesure de l'écriture, il faut entretenir le soupçon, briser le carcan de la langue

usuelle là aussi parfois violemment ; en cela, l'écriture poétique, qui travaille au plus près de la langue, est la plus engagée. Il faut utiliser la force de l'adversaire et la détourner, ou au contraire organiser des sabotages, des courts circuits. Et cette énergie transformatrice propre à l'écriture d'un auteur, c'est ce que, il me semble, on peut appeler son style.

Emmanuelle Pireyre
Assises du Roman
Lyon Avril 2016